

Colossiens, ou le mystère du Christ

Se présentant explicitement pour une épître de Paul, Colossiens fut, à partir du XIX^e siècle, considérée comme écrite après sa mort. Les débats pour trancher la question furent d'autant plus vifs que les exégètes étaient – et demeurent – très partagés. Ils masquèrent ce qui constitue l'essentiel de la lettre aux Colossiens: sa théologie.

Par Régis Burnet
Professeur à l'université
de Louvain-La-Neuve
(Belgique)

L'épître aux Colossiens de présente comme toutes les lettres de Paul, en quatre grandes parties.

L'ouverture (1,1-8) est subdivisée en deux. L'adresse (1,1-2) présente les auteurs – Paul et Timothée – et les destinataires – les habitants de Colosses, une petite ville en déclin de la vallée du Lycus, à quelques kilomètres des opulentes villes de Hiérapolis et Laodicée, dans l'actuelle Turquie. L'action de grâce félicite les Colossiens pour leur foi dont Paul a entendu parler par son envoyé Éphras et les encourage à persévérer dans cette voie. Suit une *partie d'enseignement* (1,9–2,23) qui porte sur le Christ. Elle commence par un célèbre hymne christologique (1,15-20). Paul désire ensuite que les Colossiens comprennent pleinement le Christ comme le mystère de Dieu en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance (2,2-3). La raison de son insistance est explicitée: Paul craint le danger d'une fausse doctrine (2,8-23) qui menace les chrétiens de la vallée de Lycus, dont tout indique qu'ils sont païens.

La troisième partie forme une *exhortation morale* (3,1–4,6) qui traite de la manière dont

les chrétiens doivent vivre. Ses recommandations sont-elles une réaction au faux enseignement? Les exégètes sont divisés. Le principe est d'abord énoncé: «Du moment que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez ce qui est en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu» (3,1). En opposant le «vieil homme» sous le péché à «l'homme nouveau», Paul cite deux listes de cinq vices à éviter, puis une liste de cinq vertus (3,5-17). Enfin, il s'adresse plus spécifiquement aux différents membres du foyer (femmes, maris, enfants, esclaves, maîtres), dans une sorte de «règlement intérieur» de la communauté chrétienne (3,18–4,2). Depuis les années 1970, la première de ces règles crée la polémique: «Épouses, soyez soumises à vos maris, comme il se doit dans le Seigneur» (3,18).

Les salutations et la formule de conclusion (4,7-18) mentionnent huit des dix personnes auxquelles il est fait allusion dans l'épître à Philémon. Ce parallélisme se révèle très important pour la discussion concernant l'auteur de Colossiens.

...



Saint Paul écrivant

Manuscrit du IX^e siècle attribué au monastère Saint-Gall (Suisse), sous le scribe Wolfcoz. Stuttgart, Wuerttembergische Landesbibliothek.

© Universal History Archive/UIG/Bridgeman Images



Une vision théologique grandiose : révéler le « mystère de Dieu »

Paul dit lui-même quel est le cœur du message de la lettre : « je veux que leurs cœurs soient encouragés et qu'étroitement unis dans l'amour, ils accèdent, en toute sa richesse, à la plénitude de l'intelligence, à la connaissance du mystère de Dieu : le Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (2,2-3). Le mystère de Dieu est donc le Christ.

Dans le contexte religieux antique, « mystère » ne désigne pas une réalité incompréhensible, mais bien quelque chose de voilé qui est divulgué à des initiés. Car le Dieu des Colossiens n'est pas le *Deus absconditus*, le Dieu qui se cache d'Isaïe 45,15, mais **le Dieu qui parle de lui, qui s'autocommunique, qui se révèle**. Dès l'action de grâce, Paul le rappelle : les Colossiens ont « connu dans sa vérité la grâce de Dieu » (1,6). Dieu se laisse appréhender dans sa vérité et le but du parcours de foi consiste à toujours mieux le connaître, et même à devenir semblable à lui : « vous avez revêtu l'homme nouveau, celui qui, pour accéder à la connaissance, ne cesse d'être renouvelé à l'image de son créateur » (3,10).

En effet, le Père ne cesse d'être à la manœuvre, c'est lui qui « Vous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints. » (1,12). Les Colossiens avaient beau être impuissants à prendre part à cet héritage (par nature ? par le péché ? le texte ne le dit pas), par l'action divine, ils ont été « rendus aptes ». L'allusion à l'Exode est transparente : de même que Dieu a utilisé l'expérience du désert d'Israël comme un « terrain d'entraînement » pour préparer les Israélites à la vie dans la terre promise, de même il a rendu l'humanité capable de le recevoir. Évoquer un « héritage » ou un « patrimoine » rappelle que Dieu donne ce qu'il promet, qu'il le lègue. C'est également le Père qui est révélateur suprême du mystère dont Paul n'est que le porte-parole (1,25) : « Le mystère tenu caché tout au long des âges et que Dieu a

manifesté maintenant à ses saints. Il a voulu leur faire connaître quelles sont les richesses et la gloire de ce mystère parmi les païens : Christ au milieu de vous, l'espérance de la gloire ! » (1,26-27).

Ce que Dieu communique de lui, c'est donc le Christ : le Christ constitue le cœur du mystère de Dieu. L'hymne du chapitre 1 (15-20) constitue donc le centre de la théologie de Colossiens.

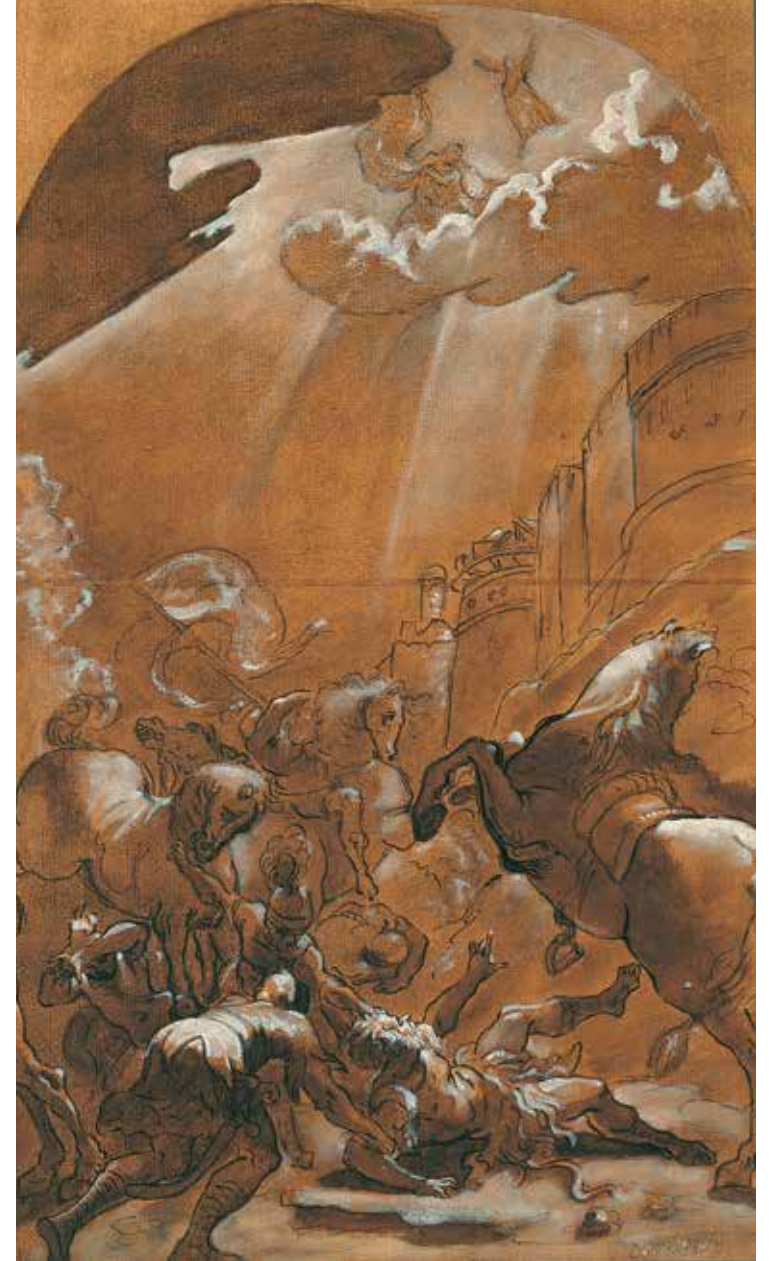
Il ne faut pas sous-estimer l'audace de ses déclarations christologiques. Des rôles ou des statuts auparavant réservés à Dieu sont maintenant revendiqués par le Christ : il est la raison même pour laquelle la Création s'est accomplie (1,16) ; il est celui qui maintient le monde en place (1,17) ; il constitue la plénitude de l'univers et la réconciliation ultime (1,17-18) ; il est le commencement et la fin (1,18-20). Mais surtout il est « l'image du Dieu invisible » (1,15).

Comment comprendre cette expression ? Il convient de se rappeler que cet hymne provient d'un monde où les empereurs étaient traités comme des images de la divinité ; où les personnes morales étaient considérées comme des images des êtres divins ; où le soleil était vu comme l'image de Dieu. Dans ce monde-là, Philon d'Alexandrie (20 av. J.-C.-45 ap. J.-C.) pouvait caractériser le Logos (la raison) comme l'image de Dieu et le livre de la Sagesse prétendre que la Sagesse est « un miroir sans tache de l'œuvre de Dieu et une image de sa bonté » (Sg 7,25-26). Colossiens invite donc à voir le Christ comme la représentation visible et exacte du « Dieu invisible », celui par qui Dieu devient palpable.

Cet hymne a probablement une provenance liturgique. En effet, malgré tout l'intérêt qu'il porte aux origines cosmiques et au Christ en tant que catalyseur primitif de « toutes choses », le texte affirme que le Christ vit au présent. Le Christ que l'on adore était peut-être présent à la Création, il est surtout présent dans l'expérience concrète des croyants de la vallée du Lycus. Les idées s'inspirent de différents courants de pensée. On peut citer la conception populaire à deux étages de l'univers (« la terre » et « les cieux » ;

1,16-20), mais aussi l'imaginaire apocalyptique avec la mention des « Trônes et Souverainetés, Autorités et Pouvoirs », termes évocateurs précisément en raison de leur ambiguïté que l'on repère dans la littérature juive de l'époque (cf. *Premier Livre d'Hénoch* 61,10 ; *Testament de Lévi* 3,7-8 ; *Ascension d'Isaïe* 7-10). On retrouve leur même influence dans d'autres textes du Nouveau Testament (par exemple, Rm 8,38 ; 1 Co 15,24 ; 1 P 3,22). De quoi parle-t-on ? Devons-nous penser aux chérubins (Ez 1 ; Is 6) ou à des anges (Dn 10,13.20-21) ? En un sens, cela n'a pas d'importance. L'imagination poétique se met ici à l'œuvre, puisant dans plusieurs traditions dont les origines demeurent aujourd'hui obscures. C'est la manière du poète de dire que « toutes choses » – la réalité comprise dans son sens le plus large – ont pour cause et pour fin le Christ. Il est également évident que le poète est redevable à la littérature de sagesse juive, dans laquelle la Sagesse est personnifiée comme la figure féminine préexistante. Dans cette littérature, la Sagesse existe au commencement avec Dieu (Pr 8,22-31), elle est l'agent de la Création (Sg 9,2) et elle assure la cohésion de l'univers (Sg 1,7).

Mais l'hymne ne fait pas que reprendre d'anciennes formulations de foi, il innove. Le Christ en tant que « tête du corps, l'Église » va bien au-delà des conceptions pauliniennes antérieures qui font de l'Église locale le « corps du Christ » (cf. 1 Co 12,12 ou Rm 12,5). Le texte évoque ici l'Église universelle dont la « tête » est le Christ. Il faut comprendre cette expression de deux manières. Parce que le Christ a vécu la fin des temps à l'avance en étant ressuscité des morts et qu'il est le seul à qui cela était arrivé, il forme le « commencement » de l'Église ; dans un sens, l'Église a débuté avant le temps. Mais d'un autre côté, le Christ gouverne le nouvel ordre du monde ; il en est le « chef ». Car, en présentant la mort sacrificielle du Christ comme un événement par lequel Dieu choisit de « tout réconcilier par lui et pour lui » (1,20), l'hymne indique que la Croix est un fait qui relie en quelque sorte la volonté divine à la réalité terrestre. Les parties belligérantes



La conversion de saint Paul

ne sont pas déterminées ici – il s'agit peut-être des Juifs et des gentils –, mais elles paraissent bien concrètes : l'action éternelle du Christ vaut pour ici et maintenant. Comme d'habitude chez Paul, **la théologie se prolonge dans la morale** ; le discours sur Dieu a un impact sur la vie tangible. En effet, la conduite juste dérive de ce que Dieu a révélé. Les comportements ne sont ni recommandés ni interdits en raison de

Lodovico Carrache, vers 1587-1589, dessin à la plume, encre brune, lavis, peinture à l'huile, pierre noire, rehauts de blanc. New York, The Metropolitan Museum of Art. © Purchase, Rogers Fund and Gift of Dr. Mortimer D. Sackler, T. Sackler and Family

●●● leurs conséquences futures, mais en fonction de l'efficacité avec laquelle ils expriment l'identité chrétienne ici et maintenant. La participation à cette identité chrétienne a été possible par l'action du Christ, mais aussi par une démarche de conversion individuelle rendue visible par le baptême : « Ensevelis avec lui dans le baptême, avec lui encore vous avez été ressuscités puisque vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité des morts. » (2,12). Le croyant subit une transition exprimée dans le rite baptismal : une première version de l'être humain est dépouillée et remplacée par une autre forme de soi. Sachant que les candidats au baptême se déshabillaient probablement avant d'être plongés dans l'eau, le « dépouillement » peut également être vu comme l'enlèvement de vieux vêtements. Le « vieil homme » (*palaïos anthropos*) est dépouillé comme un vieux manteau, et la personne récemment baptisée est revêtue d'un « nouvel homme » (*neos anthropos*; 3,9-10). Comme Adam, ce « nouveau moi » est d'abord formé à l'image du Dieu créateur mais, contrairement à lui, il renouvelle constamment cette identité pour se conformer à l'image divine (3,10). Puisque la mort et la résurrection du Christ sont considérées comme un événement unique qui marque un tournant radical, elles redéfinissent l'axe temporel de l'univers moral qui se polarise en un avant et un après. Ces deux temps sont décrits en termes dualistes : autrefois mort, maintenant vivant ; autrefois non circoncis (exclu), maintenant circoncis (accepté)... Les comportements à éviter sont ceux qui sont associés à un ancien mode de vie (3,7). Cette intelligence de la conversion doit permettre aux Colossiens de combattre les formes de religiosité concurrentes auxquelles ils sont confrontés : « Veillez à ce que nul ne vous prenne au piège de la philosophie, cette creuse duperie à l'enseigne de la tradition des hommes, des forces qui régissent l'univers et non plus du Christ » (2,8). Il serait bien utile d'en savoir plus sur « les éléments du cosmos » (*ta stoicheia tou kosmou*), puisqu'ils sont si étroitement identifiés à la vision « terrestre » et sont hostiles au Christ. Si cette

expression énigmatique est comprise comme « les forces qui régissent l'univers » ainsi que le veut la Traduction œcuménique de la Bible, elle inclurait les habitudes qui s'incarnent dans les foyers, les communautés et les nations sous forme de coutumes, de lois et d'autres pratiques économiques, politiques, éducatives et sociales. Elles peuvent, comme certains chercheurs le proposent, nous engager aussi dans une réflexion écologique. À l'inverse, le comportement « supérieur » implique des actions qui favorisent des relations interpersonnelles constructives. Il reflète un ordre social radicalement redéfini dans lequel les distinctions ethniques, religieuses et sociales sont transcendées par un Christ qui est « tout en tous » (3,11). Ce qui est remarquable dans la description de la vie morale en 3, 12-17, c'est qu'elle est tout à fait ordonnée au Christ. Ceux qui sont « les élus de Dieu, les saints et les bien-aimés » (3,12) tirent leur morale du Christ : nous pardonnons parce que le Christ nous a pardonné (3,13) ; la disposition dominante du cœur est la « paix du Christ » (3,15) ; toute action est autorisée « au nom du Seigneur Jésus » (3,17), ce qui suggère que le Christ ressuscité est la justification ultime de toute action faite « en lui ». Des prières d'action de grâce sont également offertes à Dieu par le Christ (3,17). Le code domestique de 3,18-4,1 reflète cette morale christocentrée.

Une épître sous le feu de la critique

Depuis le livre posthume d'Ernst Theodor Mayerhoff (1806-1836) qui attaquait l'**authenticité paulinienne** de toute l'épître, deux questions liées ont taraudé la critique : Colossiens est-elle ou non de Paul et qui sont les opposants – la fameuse « philosophie » – à laquelle l'auteur entend répliquer ? Classée parmi les épîtres « de la captivité », car Paul affirme être en détention (4,3.10.18) comme en Philippiens et Philémon, Colossiens respecte rigoureusement la pratique habituelle de l'apôtre. Il y parle beaucoup de lui, suit un plan qui alterne entre



Saint Paul
Le Guerchin, XVII^e siècle, dessin à la plume, encre brune, lavis brun. New York, The Metropolitan Museum of Art.
© Gift of Cornelius Vanderbilt, 1880/Metropolitan Museum, New York

partie d'enseignement et partie pastorale, multiplie les salutations. De nombreux concepts et expressions théologiques reprennent ses lettres précédentes : la triade foi-espérance-charité (1,4-5), l'ensevelissement dans le Christ par le baptême et la mort en Christ (2,12.20), la mention des saints, de la joie, des œuvres bonnes, les catalogues de vices et de vertus, l'action rédemptrice de la mort du Christ, et jusqu'à la formule de 3,11 « il n'y a plus Grec et Juif, circoncis et incirconcis, barbare, Scythe, esclave, homme libre, mais le Christ : il est tout et en tous » qui rappelle l'épître aux Galates (Ga 3,28). Toutefois, plusieurs arguments semblent militer pour l'inauthenticité. Les éléments de vocabulaire et de style sont les moins convaincants. Si Colossiens emploie 87 mots

qui n'appartiennent pas au corpus paulinien considéré comme authentique, Philippiens, jugée de la main de Paul, en emploie 79. De même les longues phrases de Colossiens pourraient s'expliquer par l'utilisation d'un style hymnique. D'autres arguments méritent davantage de considération comme le développement d'une christologie cosmologique, d'une ecclésiologie qui ne s'intéresse plus à la vie des communautés locales (Thessalonique, Corinthe, les Églises de Galatie...), mais pense l'Église universelle, d'une eschatologie qui n'envisage plus le retour du Christ comme imminent, mais semble définir une eschatologie déjà réalisée. Le Paul qui s'exprime a l'air d'avoir abandonné l'espérance d'être rendu à ses communautés qu'il énonçait dans les ●●●

●●● autres épîtres de la captivité. Sa manière même de se présenter est curieuse : « Je trouve maintenant ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et ce qu'il me reste personnellement à souffrir dans les épreuves du Christ, je l'achève en faveur de son corps qui est l'Église ; j'en suis devenu le ministre en vertu de la charge que Dieu m'a confiée à votre égard : achever l'annonce de la parole de Dieu. » (1,24-25). Alors que Paul se définissait comme un apôtre toujours en contact avec ses communautés, le voilà désormais une figure en retrait, le serviteur (*diakonos*) d'une sorte d'office (*oikonomia*) de la parole ; un personnage héroïque dont les souffrances sont mises au service de l'Église.

Tous ces arguments militent pour un changement de contexte d'écriture. Alors que certains historiens maintiennent qu'il s'agit de Paul et que l'épître traduit une simple évolution de sa pensée individuelle, d'autres font des hypothèses différentes. Les uns postulent une lettre originale authentique qu'un éditeur ultérieur a révisée et complétée, ce qui permet d'expliquer les caractéristiques non pauliniennes sans que les références personnelles dans la lettre soient nécessairement pseudonymes. Les autres proposent une lettre écrite par un secrétaire de Paul tel que Timothée ou Épaphras, lettre à laquelle Paul aurait donné son approbation et ajouté quelques touches subjectives. D'autres encore conçoivent une lettre plus tardive qui s'appuie néanmoins sur des matériaux traditionnels pauliniens.

Les discussions sur **la date et le lieu de composition** dépendent de l'attribution de la lettre. Les chercheurs qui affirment la paternité paulinienne situent la rédaction de la lettre à Éphèse, Césarée ou Rome. Une incarcération à Éphèse suppose les années 53-55, une captivité à Césarée l'année 58, et un emprisonnement à Rome la période 58-60. Les spécialistes qui nient l'existence de l'auteur paulinien préfèrent parfois Éphèse comme lieu de rédaction parce qu'une « école paulinienne » pourrait s'y être installée. Ces chercheurs datent généralement la lettre des années 70, 80 ou 90 en

raison de sa très grande proximité avec l'épître aux Éphésiens, ce qui leur permet de formuler une sorte d'expansion « midrashique » de la pensée de Paul : Colossiens serait un genre de réécriture/commentaire de Philippiens, qui serait à son tour réécrite par Éphésiens.

La communauté destinataire de la lettre pose aussi un certain nombre de difficultés d'identification. En effet, l'historien romain du I^{er} siècle Tacite (*Annales* XIV, 27,1) ainsi que l'historien chrétien du IV^e siècle Eusèbe de Césarée (*Chronique* I, 21-22) rapportent que la ville a été détruite aux alentours de 60 et qu'elle n'a pas été reconstruite. Ses habitants l'ont progressivement désertée pour fonder la ville de Chônai, l'actuelle Honaz. Si l'on opte pour l'authenticité paulinienne, la lettre serait parvenue *in extremis* dans la cité, sinon les Colossiens seraient eux-mêmes une fiction littéraire et pourraient être ou bien le nom de code d'une autre localité, beaucoup plus importante que Colosses, Laodicée, située à quelques kilomètres au nord-ouest, ou bien représenter des destinataires « généraux » bien propres à recevoir cette lettre cosmologique.

Quoi qu'il en soit, on se trouve confronté au manque regrettable de données concernant la cité. Le site antique de Colosses a été découvert par l'explorateur William John Hamilton en 1835, mais n'a jamais été fouillé. Et si Colosses jouit un temps de la gloire puisqu'Hérodote (*Histoires* VII, 30 ; vers 440 av. J.-C.) décrit Colosses comme « une grande ville de Phrygie », que Xénophon (*Anabase* I, 2,6 ; vers 370 av. J.-C.) en parle comme d'une « ville populeuse, prospère et grande », qu'elle était connue pour la teinte pourpre de sa laine (Pline, *Histoire naturelle* XXI, 51 ; Strabon, *Géographie* XII, 18,16), mais a perdu de son lustre au cours de la période hellénistique avant de disparaître discrètement de l'histoire. Elle n'était qu'une petite ville à l'époque de Paul, ce qui ne permet pas aux exégètes de tirer des éléments utiles

La description et l'identification de la **philosophie** contre laquelle l'auteur s'élève sont également devenues une question centrale.



Saint Paul dictant à Éphèse

Abraham van Diepenbeeck, XVII^e siècle, dessin à la plume, encre brune, lavis brun.

New York, The Metropolitan Museum of Art.

© Purchase, Howard J. and Saretta Barnett Gift, 1981 / Metropolitan Museum, New York

Gnose

Du grec *gnôsis* (« connaissance »), forme de pensée religieuse, apparue au I^{er} siècle, selon laquelle les humains peuvent accéder à Dieu par la connaissance, et être sauvés en passant par des rites ésotériques.

De nombreuses hypothèses se répartissent en cinq catégories distinctes : **gnosticisme** juif, judaïsme gnostique, judaïsme mystique, syncrétisme hellénistique et philosophie hellénistique. Si les deux premières sont aujourd'hui à peu près abandonnées, certains chercheurs complexifient leurs propositions en parlant de syncrétisme juif hellénistique, de visions ascétiques chrétiennes, ou d'un syncrétisme chrétien composé de la religion populaire phrygienne incluant la magie, les observances cultuelles juives, ainsi que l'initiation païenne au culte des mystères. Néanmoins, face à la variété

croissante des hypothèses on peut se demander si l'on peut vraiment identifier des opposants à partir de si maigres indications, et même si leur caractère d'extrême généralité ne désignait finalement qu'une sorte de climat collectif, un « esprit du temps » auquel l'auteur entend résister. ●

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

► Lire le livre des Maccabées, par Philippe Abadie, Faculté de Théologie (Université catholique de Lyon)